



Déontologie ou Science de la morale: Théorie (Tome I)

 **Télécharger**

 **Lire En Ligne**

[Click here](#) if your download doesn't start automatically

Déontologie ou Science de la morale: Théorie (Tome I)

Jeremy Bentham

Déontologie ou Science de la morale: Théorie (Tome I) Jeremy Bentham

 [Télécharger Déontologie ou Science de la morale: Théorie \(To ...pdf](#)

 [Lire en ligne Déontologie ou Science de la morale: Théorie \(...pdf](#)

Téléchargez et lisez en ligne **Déontologie ou Science de la morale: Théorie (Tome I) Jeremy Bentham**

196 pages

Revue de presse

Jérémie Bentham, *Déontologie ou science de la morale*, présentation de François Dagognet, Fougère, Encre marine, 2006, 444 pages 40 euros. Cette publication très soignée (avec index, notes éclairant les difficultés, les incertitudes ou les ambiguïtés du texte) présente au lecteur français ce que Bentham a appelé sa « science de la morale ». Contre les généralités creuses des théologiens et des philosophes ; Bentham prétend entrer dans le détail de nos règles d'action adaptées aux circonstances dans nos relations avec les autres. Il distingue des principes généraux, exposés surtout dans une première partie du livre, et des directives pratiques de conduite, exposées plus en détail, dans une deuxième partie. Celles-ci se résument à deux principes : prudence et bienveillance effective (union de la bienveillance et de la bienfaisance), qui se subdivisent à leur tour en prudences personnelle et extrapersonnelle (qui régit nos rapports avec nos semblables), et en bienveillances effective-négative (s'abstenir de faire du mal à autrui) et effective-positif (chercher à conférer du plaisir à autrui par des actes de bonté).

La loi générale de cette doctrine de l'utilitarisme est celle de la maximisation du bonheur : le plus grand bonheur pour le plus grand nombre. Ici commencent les difficultés. Trois séries peuvent être repérées. La première concerne aussi bien l'expression « le plus grand » que le contenu du bonheur, John Bowring, l'exécuteur testamentaire de Bentham, nous révèle que, insatisfait de la première formule, il ne pouvait se résoudre à la rejeter. Car ce n'est pas un calcul de majorité et de minorité, le plus grand nombre ne pouvant être selon lui que le tout, à comprendre de manière absolue, et non relative. Quant au bonheur, même si Bentham le définit d'emblée comme la somme des plaisirs goûtés et des peines évitées, ses liens avec l'utilité d'un côté, la vertu de l'autre, sont loin d'être clairs, et empêchent qu'on puisse parler d'hédonisme et même simplement d'eudémonisme. D'un côté, « tout homme a des moments de loisir, qu'il peut employer à la recherche du plaisir ou, en d'autres termes, à la pratique de la vertu qui produit le plaisir », ce qui l'inscrit dans le sillage d'Aristote. De l'autre, « il ne faut pas négliger de recueillir ces parcelles de plaisir que chaque instant nous offre » (p. 269), car, plutôt que de vouloir étendre la main pour saisir des étoiles, regardons les fleurs qui sont à nos pieds. Le bonheur se réduit-il à la vertu comme certaines formulations le laissent entendre, ou bien est-il du côté des plaisirs, dans la pensée comme dans les actes ? Cette caractérisation du bonheur se différencie-t-elle des propos, de Socrate à la fin du Protagoras, où il expose que poursuivre le plaisir comme un bien et fuir la douleur comme un mal est une bonne chose et peut conduire à la vertu ? Comment déterminer la valeur relative d'un plaisir et d'une peine, sinon par une appréciation quantitative (Protagoras, 356 a) ? Il convient de prendre en compte les variations en plus ou en moins pour la grandeur, la quantité, l'intensité, la durée, répondent à la fois Socrate et Bentham. Comment comprendre les plaisirs ? Quels plaisirs doivent être recherchés ? Des plaisirs pour soi ou pour les autres ? Concernant le principe d'utilité, aucun autre, écrit Bentham, « n'a autant d'efficacité pour encourager le bien et décourager le mal » (p. 242). Mais, si « une chose n'est utile qu'en proportion qu'elle augmente le bonheur de l'homme » (p. 205), n'y a-t-il pas une pétition, de principe à définir l'utile par le bonheur et le bonheur par l'utile ? Autant de questions qui inclinent à penser qu'il existe chez Bentham une grande flexibilité, comme l'a remarqué Dagognet, et que derrière un langage à la fois mathématique et économique (accroître le capital des plaisirs) se cache du non-mesurable.

Une deuxième série de difficultés provient de l'incertitude à ranger cette morale sous les catégories d'égoïsme, d'égoïsme éclairé ou d'altruisme. Car il écrit à la fois que « le sentiment social doit inévitablement se subordonner au sentiment personnel » (p. 304, c'est un fait fondamental, dit-il) et qu'« un homme voit le capital de ses plaisirs augmenter en proportion de la somme des plaisirs qu'il confère à autrui » (p. 416). Il parle d'égoïsme éclairé en considérant que nos actions sur les autres se réfléchissent sur nous-mêmes en vue de notre, propre bonheur (p. 46).

Une troisième série, plus décisive, est attachée à la notion de sacrifice. C'est cette notion qui fera l'objet d'une contestation centrale de la part des anti-utilitaristes dont John Rawls et Robert Nozick. Partout dans La

Science de la morale il est recommandé de sacrifier son intérêt à celui d'autrui l'effort étant une condition de la vertu. L'homme peut se priver d'une somme de biens s'il est sûr que cette privation accroîtra le bien d'autrui. Lorsque, en faisant ce qui nous est agréable, nous sommes aussi agréables à autrui, la tâche n'a rien de difficile ; et l'on sert la cause de la vertu et du bonheur. Mais cette notion de sacrifice est effective chaque fois que se présentent des conflits d'intérêts. Dès lors que la bonne opinion d'autrui peut être « achetée au prix » services rendus (remarquons l'utilisation d'un langage économique pour un contenu éthique), et si ces services peuvent l'être au moyen de sacrifices personnels réels récompensés plus tard par un plus grand résultat de bien, il ne faut pas hésiter à saisir toutes les occasions nous permettant de nous concilier l'affection des hommes. En séparant principe personnel et principe social, - un homme qui s'efforcera d'obtenir pour lui-même une portion additionnelle de bien en éloignant les autres ferait un mauvais calcul. Par exemple, s'il éprouvait une grande jouissance à fumer, la prudence extrapersonnelle exigerait qu'il sacrifiât cette jouissance afin de se mettre à l'abri, du mauvais vouloir de ceux qu'il incommoderait ainsi. « Il réfléchira que la quantité de plaisirs que lui donnerait l'action de fumer n'égalerait pas ceux que lui ferait perdre la perte de la bonne opinion d'autrui, ou ne compenserait pas les peines que les autres auraient le pouvoir [...] de lui infliger » (pp. 342-343).

Cette question du sacrifice oppose Rawls à Bentham. Pour Rawls, il est incompatible avec la justice d'admettre que les sacrifices imposés à quelques-uns puissent être compensés par, l'accroissement des avantages qu'un grand nombre en retirerait, Si l'utilitarisme est la « transparence du Mécanisme victimaire, nimbé de la lumière crue du calcul rationnel, », selon une expression de Jean-Pierre Dupuy, l'idée même du contrat ou d'une simulation par la pensée de ce que serait une délibération de sociétaires placés dans les conditions fictives d'une, situation originelle exclut toute logique sacrificielle. La Publicité des débats, la propension à se mettre à la place de celui qui pourrait être une victime, et de voir le monde de son point de vue, ce savoir que l'autre, malgré ses différences, est semblable à moi et donc, comme dirait Nozick, qu'il est innocent, s'opposent au principe anthropologique fondant l'utilité selon lequel l'homme est gouverné par le plaisir et la douleur. Le sacrifice planifié par un contrat, social n'est pas, concevable dans la clarté d'un espace public où l'éthique l'emporte sur le politique. Non parce qu'il serait contraire à la raison, mais parce que le principe du sacrifice implique un nonaccès au savoir qui préside aux conditions du contrat. Si bien que la raison chez Rawls se légitime elle-même en étant informée par l'éthique que celui-ci prétend fonder sur elle.

Mais un autre angle de confrontation entre Bentham et Rawls pourrait être le constructivisme de l'un comme de l'autre. D'un côté (Bentham), celui des fictions peuplant le langage humain, les mots servant à Produire et à distribuer des quantités de bonheur ; de l'autre (Rawls), celui de la simulation d'une situation originelle caractérisée par le voile d'ignorance, l'unanimité, l'ordre lexical. Simulation et fictions sont deux outils de rationalité à fonctions différentes.

Ainsi, les débats contemporains sur la justice et sur l'espace démocratique comme les incertitudes et les ambiguïtés attachées à l'utilitarisme rendent précieuse la lecture de cette Déontologie.(Guy Samama)

Une « bibliothèque hédoniste » peut paraître étonnante, voire redondante, alors que notre époque semble placer le plaisir au centre des préoccupations du quotidien des hommes. Quoi de plus « naturel », en effet, que la recherche du plaisir et du bonheur dont on sait que les humains sont naturellement en quête selon les propos d'Aristote. La tradition aura su donner des exemples de vies heureuses ? et c'est heureux ! Les exemples ne sont toutefois pas des modèles aisés à suivre. Le bonheur récuse les guides et le plaisir est polymorphe par essence. Max Scheler, définissant l'homme moderne comme « quelqu'un de très triste au milieu de choses très agréables », mettait le doigt sur les contradictions dont nous souffrons. La philosophie, dans ses marges ? illustrées ici par les noms d'Érasme, Valla, La Mothe le Vayer, Cyrano de Bergerac, Bentham – aura fourni ses talents au service d'une pensée libre des asservissements qu'idéologues et « maîtres à penser » auront dispensé et dispensent à loisir et à tort. S'il était un nom sous lequel rassembler de si divers auteurs, ce serait celui d'Épicure. Un Épicure réacclimaté en terre chrétienne ? à tel point que l'on a pu parler d'un « épicurisme chrétien », Témoignages du « libertinage érudit » selon René Pintard, plus

mentionnés que les fautes d'éditions accessibles. Pas de littérature mineure, mais des ignorances majeures, des refus complices, des surdités convenues, des paresse acceptées. Il y a encore beaucoup à lire, à découvrir, à penser à nouveaux frais. Sans fanatisme, ni goût obscurantiste pour les « marges » ! Le plaisir de découvrir et de lire ces textes ne devrait pas décevoir tous ceux pour qui la culture est autre que ressassement des auteurs scolairement et universitairement estampillés. Il faut lire ces livres, rares à plus d'un titre : par la rareté des textes qu'ils donnent à lire (première traduction, magnifique, par Laure Chauvel du *De voluptate* de Lorenzo Valla après cinq siècles d'occultation, par exemple), mais aussi par la qualité unique de l'édition : préfaces sobres et élégantes du directeur de la collection, Michel Onfray, ou érudites, par exemple de Jean-Charles Darmon sur *La mort d'Agrippine*, qualité matérielle, enfin, de ces ouvrages qui honorent l'édition, dite « petite » et dont devraient rougir d'envie et de honte toutes les autoproclamées « grandes maisons ».(Francis Wybrands 2006-09-01) Présentation de l'éditeur

“ Si l'on admet que la vertu doit être la règle, et le bonheur le but des actions humaines, celui qui fait voir comment l'instrument peut s'appliquer le mieux à la production de la fin, et comment la fin peut être accomplie dans le plus haut degré qu'il soit possible d'obtenir ; celui-là, sans nul doute, fait un acte vertueux et a droit aux récompenses réservées à la vertu. Ce ne sera pas un petit service rendu au genre humain, que de découvrir des lois applicables à toutes les circonstances de la vie, et de mettre l'homme honnête et consciencieux à même de répondre sagement à cette question embarrassante, que chaque jour, à chaque instant, chacun de nous se fait à lui-même : « Comment agirai-je, et par quel motif ? » L'ouvrage qu'il m'est donné d'offrir au public contribuera, je l'espère, à éclairer les parties obscures du champ de la morale, à résoudre bien des doutes, à démêler bien des difficultés, et à satisfaire les investigateurs de la vérité.”

Biographie de l'auteur

Jeremy Bentham (1748 - 1832) est un philosophe, juriconsulte et réformateur britannique. Théoricien majeur de la philosophie du droit, radicaliste dont les idées ont grandement influencé le développement du conséquentialisme, il est surtout reconnu comme étant le père de l'utilitarisme.

Download and Read Online Déontologie ou Science de la morale: Théorie (Tome I) Jeremy Bentham #J6FAY7CM04L

Lire Déontologie ou Science de la morale: Théorie (Tome I) par Jeremy Bentham pour ebook en ligne
Déontologie ou Science de la morale: Théorie (Tome I) par Jeremy Bentham Téléchargement gratuit de PDF, livres audio, livres à lire, bons livres à lire, livres bon marché, bons livres, livres en ligne, livres en ligne, revues de livres epub, lecture de livres en ligne, livres à lire en ligne, bibliothèque en ligne, bons livres à lire, PDF Les meilleurs livres à lire, les meilleurs livres pour lire les livres Déontologie ou Science de la morale: Théorie (Tome I) par Jeremy Bentham à lire en ligne.
Online Déontologie ou Science de la morale: Théorie (Tome I) par Jeremy Bentham ebook Téléchargement PDF
Déontologie ou Science de la morale: Théorie (Tome I) par Jeremy Bentham Doc
Déontologie ou Science de la morale: Théorie (Tome I) par Jeremy Bentham Mobipocket
Déontologie ou Science de la morale: Théorie (Tome I) par Jeremy Bentham EPub

J6FAY7CM04LJ6FAY7CM04LJ6FAY7CM04L